

dant de l'Éducation prirent successivement la parole. Les prix consistaient principalement en des outils, des étuis de mathématiques, et des livres d'une utilité pratique. Notre dernier journal anglais renferme un compte-rendu détaillé de la séance.

—M^r. Horan, évêque de Kingston, et M. Taschereau, recteur de l'Université Laval, sont arrivés à Québec par le *Peruvian*. Ils apportent avec eux la décision du Souverain Pontife au sujet de l'établissement d'une université catholique à Montréal. Cette décision est en tout favorable aux prétentions de l'Université Laval, qui s'opposait à la création projetée.

—Il paraît, d'après un rapport à l'Empereur sur l'établissement d'une école normale primaire d'instituteurs à Alger, qu'il existe en Algérie 231 écoles primaires dirigées par des instituteurs laïques. En moyenne, on compte par an dix emplois vacants; il suffira donc que l'école reçoive 30 élèves répartis en trois années pour répondre aux besoins du moment. Un certain nombre d'indigènes feraient naturellement partie du personnel de la nouvelle école, où l'éducation commune et le contact permanent produiraient les meilleurs résultats. Le ministre pense qu'il y aurait lieu de fixer au cinquième le nombre des indigènes qui y seraient admis. Le rapport est suivi d'un décret portant création de l'école.

—On écrit de Belgrade: — Dernièrement, la princesse Julie, femme du prince régnant, assistait aux examens de la cinquième classe de notre lycée. Le professeur appela un élève pour venir répondre à un problème de mathématiques; mais à peine se fut-il levé qu'on le vit retourner à sa place sur un signe du maître. La princesse s'aperçut de ce mouvement; avant de parler, elle en demanda la cause. Le professeur parut d'abord embarrassé, mais enfin il répondit à la princesse qu'il avait renvoyé l'enfant parce qu'il était trop mal vêtu pour paraître en sa présence. La princesse voulut le voir; il était en haillons. Des questions lui furent posées par le maître; tout le monde fut étonné et émerveillé de ses réponses; ses notes le désignaient comme le premier élève de sa classe. La princesse l'interrogea sur sa situation: elle apprit de lui qu'il était né au village; qu'il n'avait pas de père; que sa mère était obligée de servir pour gagner son pain; que lui-même travaillait comme domestique chez un négociant, qui lui donnait la nourriture pour tout salaire, mais qui lui permettait de suivre régulièrement les cours du lycée. La princesse lui dit de venir la voir le lendemain. Quand il se présenta au palais, on l'habilla complètement, on le mit dans une pension, et la princesse payera désormais pour lui, par mois, 40 fr. pour sa nourriture et son entretien. — *Revue de l'Instruction Publique de Paris.*

BULLETIN DES LETTRES.

—Les Conférences du Cabinet de Lecture Paroissial de Montréal se sont terminées dans la première semaine de mai pour jusqu'à l'automne prochain. La dernière séance a été occupée par un discours de M. Martineau sur l'art militaire, et par une étude de M. Collin, jeune prêtre du Séminaire de St. Sulpice, sur le rationalisme et le traditionalisme. M. Martineau a eu un succès bien mérité et qui promet pour l'avenir. Il dit avec netteté et décision, et son style porte l'empreinte de fortes et honnêtes convictions. M. Collin est un adepte de la philosophie religieuse la plus transcendante; il s'identifie complètement avec le sujet qu'il traite, et communique à ses lecteurs son intuition par la clarté et l'énergie de sa parole. Il nous est rarement arrivé d'entendre traiter un sujet aussi abstrait avec moins d'efforts pour celui qui parle et moins de fatigue pour ses auditeurs; nous aurions même désiré quelques développements plus étendus que l'orateur n'a pas osé sans doute se permettre à cause de l'aridité apparente de sa thèse.

—L'Institut Littéraire de Saint-Sauveur, à Québec, a reçu de S. M. l'Impératrice Eugénie, par l'entremise de M. le consul général de France, une collection de livres pour sa bibliothèque. Ce don gracieux, ajouté à ceux qui ont été faits par S. M. l'Empereur des Français et par son S. A. I. le Prince Napoléon, à plusieurs de nos institutions publiques, témoigne du vif et bienveillant intérêt qu'excite encore ce pays dans la vieille France.

—Le roi d'Italie vient de nommer une commission chargée de réviser et d'unifier la législation littéraire et artistique de son royaume. Le célèbre comte Manzoni est le président de cette commission, et le maestro Verdi en fait partie.

—L'Académie française vient de remplir les fauteuils, depuis longtemps vacants, de M. Alfred de Vigny et de M. Ampère. M. Camille Doucet succède à M. de Vigny, et M. Prévost-Paradol à M. Ampère. Les autres candidats étaient, dans l'ordre des voix qu'ils ont réunies, MM. Autran, Jules Janin, Murmier, Gézurès, Gratry, Philartète-Cluses.

M. Camille Doucet est né à Paris, le 16 mai 1812. Il se destina d'abord à la profession de notaire, mais quitta bientôt cette carrière pour suivre la littérature dramatique. « Il a composé plusieurs comédies qui ne brillent point, dit un critique, par l'originalité de l'idée, ni par le relief des caractères ou la force comique, mais on y trouve un certain agrément, résultant de situations plaisantes, d'un dialogue net et facile, d'une versification aisée. Aux qualités tempérées qui caractérisent le talent de cet écrivain dramatique, on a cru rencontrer en lui un continuateur de Collin d'Harleville. » M. Doucet est directeur de l'Administration des théâtres au ministère de la maison de l'Empereur et des Beaux-Arts.

M. Prévost-Paradol sera le plus jeune des académiciens. Il est né à Paris le 8 avril 1820. Il fut nommé en 1855 à la chaire de littérature française à Aix. Au bout d'un an il revint à Paris et entra à la rédaction du *Journal des Débats*. Il a publié plusieurs ouvrages de philosophie.

Ces deux choix ont donné lieu à de vives réclamations. Celui de M. Doucet est attaqué comme sortant de la haute sphère littéraire dans laquelle l'Académie devrait se recruter, et celui de M. Prévost-Paradol comme étant prématuré.

Voici maintenant les noms des occupants des 40 fauteuils avec leur âge en chiffres ronds et dans l'ordre de leur ancienneté comme académiciens: M. Villemain, 75 ans; M. Lebrun, 80; M. de Barante, 73; M. de Lamartine, 75; M. de Ségur, 85; M. de Pongerville, 73; M. Cousin, 73; M. Viennet, 88; M. Dupin, 82; M. Thiers, 68; M. Guizot, 78; M. Mignet, 69; M. Flourens, 71; M. Victor Hugo, 68; M. Patin, 72; M. Saint Marc Girardin, 64; M. Sainte Beuve, 61; M. Mérimée, 62; M. Vitet, 63; M. de Rémusat, 68; M. Empis, 75; M. de Noailles, 63; M. Nisard, 59; M. de Montalembert, 55; M. Berryer, 75; Mgr. Dupanloup, 63; M. de Sacy, 64; M. Legouvé, 58; M. M. le duc de Broglie, 73; M. Ponsard, 51; M. de Falloux, 54; M. Augier, 45; M. de Laprade, 52; M. Sandeau, 55; M. le prince de Broglie, 44; M. Feuille, 43; M. de Carné, 61; M. Dufaure, 67; M. Doucet, 53; M. Prévost-Paradol, 36.

Ces chiffres sont une excellente réponse au spirituel ouvrage de M. Arsène Houssaye le *Quarante-et-unième fauteuil*. Pour être académicien la première condition jusqu'ici a été de vivre un peu. Les morts illustres qu'il faut poser dans son fauteuil fantastique n'ont eu qu'un tort, celui de mourir trop tôt.

Ces chiffres sont aussi une preuve de plus de la longévité plus grande des hommes instruits en Europe qu'en Amérique. Les hommes que nous venons de nommer, comme la plupart des illustrations actuelles de l'Angleterre sont encore, malgré leur âge, les orateurs, les écrivains, les politiques les plus actifs et les plus vigoureux de leur pays. On voit que dans cette liste on il y a plusieurs octogénaires, et où les septuagénaires ne sont pas rares, il ne se trouve que trois hommes au-dessous de cinquante ans, MM. le prince de Broglie, Emile Augier et Feuille, qui peuvent être considérés comme les adolescents de l'illustre compagnie, et un seul au-dessous de quarante, M. Prévost-Paradol qui peut en être appelé le bébé. Du reste, la longévité est non-seulement une qualité requise pour entrer à l'Académie, elle semble s'y conserver comme un privilège. Les académiciens prennent au sérieux leur titre d'immortels. M. de Fontenelle, le célèbre auteur des *Dialogues des morts*, et de la *Pluralité des mondes* qui a été membre de l'Académie française et secrétaire de l'Académie des sciences vécut jusqu'à cent ans.

BULLETIN DES SCIENCES.

—Nous lisons dans le *Canadien* de Québec :

Parmi les nombreuses espèces de papillons appartenant exclusivement à l'Amérique du Nord, il y en a au moins quatre provenant de vers à soie: le *Ceopha*, le *Luna*, le *Polyphemus* et le *Prometha* fournissant tous une soie pouvant être utilisée. Des trois premiers qui se trouvent dans le Haut-Canada, le *Polyphemus* est le plus commun. Le feuillage du chêne, du bouleau et d'autres arbres de nos forêts lui fournit une abondante nourriture, et il peut supporter sans inconvénient le froid le plus intense de nos hivers. Parvenue à sa pleine croissance, la chenille du *Polyphemus* descend de l'arbre et choisit un endroit pour filer un cocon blanc et s'y changer en chrysalide. Cela a lieu vers la fin de l'été. Le pavillon passe ainsi tout l'hiver dans cette espèce de tombeau et n'en sort qu'aux premières chaleurs de l'été suivant.

Le *Polyphemus* a plusieurs ennemis naturels, entre autres les mouches, ichneumones, qui déposent leurs œufs dans le corps de sa chenille; mais la présence de l'insecte parasite n'empêche pas le vers à soie de filer son cocon, la nature ayant donné au premier instinct de ne pas toucher aux parties vitales de sa victime avant que celle-ci n'ait terminé son tombeau de soie.

Le *Polyphemus* est un papillon nocturne, c'est-à-dire qu'il ne sort de sa retraite que la nuit. Il mesure 54 pouces d'envergure. Le jaune, le blanc, le rouge, le bleu et le noir brillent sur le duvet délicat de ses larges ailes et s'y fondent en d'admirables teintes; c'est un insecte magnifique que l'on peut voir au musée de la Société Littéraire et Historique de Québec. Quant à son utilité au point de vue industriel, voici ce que dit l'*American Journal of Science and Art*:

«Après de nombreuses expériences, M. L. Trouvelot, de Medford, Massachusetts, a réussi à élever en grand nombre l'*Attacus Polyphemus* et à préparer avec les cocons, une excellente qualité de soie forte, possédant un grand lustre et considérée par des connaisseurs comme supérieure à la soie du Japon et d'autres pays, la Chine exceptée. La soie est déroulée par un procédé bien simple perfectionné par M. Trouvelot; chaque cocon en fournit environ 15,000 verges.»

M. Trouvelot a graduellement augmenté sa provision de ces insectes; il a actuellement assez de cocons pour remplir sept wagons. Il se propose d'élever toute la progéniture qui en proviendra et d'exploiter la culture du vers à soie du *Polyphemus* sur une grande échelle. C'est à une assemblée de l'Institut de Technologie, à Boston, l'année dernière, que M. Trouvelot a commencé à faire mention du résultat de ses expériences et a exhibé des échantillons de cette soie manufacturée, teinte et avec sa couleur naturelle. En présence de ces faits, nous ne voyons pas pourquoi, dans cette province, on ne suivrait pas l'exemple de M. Trouvelot et l'on n'essayerait pas la culture du vers à soie canadien, qui promet des profits considérables. Nous appelons l'attention des personnes entreprenantes et d'initiative sur cet important sujet.